



ANACHARSIS

À PARAÎTRE LE 15 NOVEMBRE 2012

SOUS LA DIRECTION DE
ALBAN BENSA & FRANÇOIS POUILLON

TERRAINS D'ÉCRIVAINS

LITTÉRATURE ET ETHNOGRAPHIE

Montaigne

Pouchkine

Flaubert

Camus

Céline

George Sand

Virginia Woolf

Montherlant

Lamartine

Nerval

Rimbaud

Rudyard Kipling



Présentation

Douze chercheurs en sciences sociales se sont rendus sur les terrains variés de douze écrivains. À visiter ainsi l'atelier d'écriture de chacun d'eux, on découvre une expérience du monde – des mondes –, une façon de s'exposer face aux choses et aux personnes, un souci de l'observation, du questionnement, de la documentation, une volonté en somme, si modeste soit-elle, de conduire une enquête – en Orient, en Éthiopie, en terre cosaque, dans le Berry rural, dans la société victorienne *at home* ou dans l'Empire des Indes.

25 € / 416 pages / ISBN : 978-2-914777-773

Sommaire

Salammbô :
une leçon d'archéologie par Flaubert
Clémentine Gutron

Qu'alla-t-il faire au Caire ?
Le Voyage en Orient de Gérard de Nerval
Dominique Casajus

George Sand et la cause du peuple :
La Petite Fadette
Rose-Marie Lagrave

La révolte de la steppe sauvage :
Pouchkine historien et romancier
Wladimir Berelowitch

Monsieur de Lamartine au désert :
la réécriture d'un récit de voyage
François Pouillon

Rimbaud négociant
Écriture et exploration dans l'Éthiopie naissante
Alban Bensa

Rudyard Kipling
Écrire l'anthropologie politique fictionnelle
de l'empire des Indes
Jackie Assayag

Virginia Woolf, *To the Lighthouse* (1927)
Aux origines d'une description dense
Renée Champion

Céline au bout de la nuit africaine
Emmanuel Terray

Henry de Montherlant :
La Rose de Sable, ou le parti de la fable
Corinne Cauvin Verner

L'enquête et son double
ou « le témoignage sans réserves »
d'Albert Camus, de « Misère de la Kabylie »
au *Premier homme*
Michèle Sellès Lefranc

Montaigne enquêteur :
Lahontan en Gascogne
Bernard Traimond

Introduction (extraits)
La leçon d'ethnographie des grands écrivains
par Alban Bensa & François Pouillon

Ce recueil résulte d'une double expérience : la jubilation que nous avons éprouvée, comme anthropologues, chercheurs en sciences sociales, à lire les textes d'écrivains se rapportant aux contrées, aux situations, ou aux populations que nous avons croisées lors de nos enquêtes ou en relation avec celles-ci. Ces romans, ces récits, ces essais qui nous avaient accompagnés pendant des soirées d'isolement ou de désarroi, nous avaient procuré un bonheur paradoxal : celui de renouer avec une expérience vécue et totalement restituée. Et il était assez troublant de constater que, sans disposer des méthodes et des concepts dont nous pensions

Des conventions et des concepts mêmes de l'anthropologie semble s'élever un rideau de fumée qui masque notre rapport aux choses.

être armés, ces auteurs étaient allés plus vite et plus loin que nous dans le rendu des événements, des personnages, des conditions de vie, etc. L'autre expérience de lecture, symétrique en quelque sorte, avait de quoi nous laisser plus perplexes encore : l'impression

d'irréalité, le terrible ennui qui se dégageait si souvent d'une littérature anthropologique moyenne et des travaux « savants » que, par exigence professionnelle ou pédagogique, nous étions conduits à fréquenter. Des conventions et des concepts mêmes de l'anthropologie semble s'élever un rideau de fumée qui masque notre rapport aux choses. C'est au point que, revenus parmi les nôtres, nous arrivions à nous demander à quoi tenait ce surprenant écart entre ce qui avait été sans doute vu, entendu,

lu et vécu, et ce qui en était finalement écrit par les professionnels de l'ethnologie qui prétendent être propriétaires du « terrain ». C'est d'aller à rebours de cette tendance qui nous mobilise ici : comment les écrivains, et notamment les plus grands, parviennent-ils, dans leur façon de dire les gens et les choses, à être si convaincants et pertinents, au point qu'en regard, les écrits anthropologiques apparaissent souvent... – comment dire ? *décalés* !

De ce péché d'irréalisme, la parodie donne une assez bonne image, sauf qu'elle est encore en dessous de la réalité : « Les Lom Lom, qui vivent au Fond du Bwa, sont patagames, fragmentaires, fistoulocaux et rétrolinéaires... » À la manière de bien d'autres (Borges, Michaux, Eco), l'anthropologue Claude Meillassoux pointait là l'écart persistant entre le caractère diffus, aléatoire, incertain, c'est-à-dire finalement historique, des pratiques humaines et leur réduction intempestive par nombre de discours anthropologiques. Sans doute ces travers, qui ne sont souvent que soumission aux codes et langages académiques, ne se retrouvent-ils pas dans tous les écrits anthropologiques. Mais ils sautent aux yeux justement lorsque nous lisons des écrivains qui s'attachent, sur les mêmes contrées, sociétés, situations que celles dont les anthropologues se disent spécialistes, à restituer ce qu'ils ont vu et compris.

*« Les Lom Lom, qui
vivent au Fond du Bwa,
sont patagames, frag-
mentaires, fistoulocaux
et rétrolinéaires... »*

Face à ces constatations, on aurait vite pu nous dire – et cela ne manqua pas à l'occasion de l'avancement de ce dossier – d'abandonner une voie dans laquelle nous nous étions sans doute fourvoyés. Sauf que, pour le coup, c'était au contraire le métier d'ethnologue lui-même qui était remis en question par cette confrontation au travail des écrivains. Car c'était là une douloureuse évidence : nombre d'écrits d'anthropologues patentés ne rendent pas véritablement compte de l'enquête elle-même, référence essentielle pourtant de notre discipline. Précisons donc bien notre objectif : il ne s'agit pas pour nous ici de sanctuariser le

« terrain », mais bien au contraire de le regarder en face, dans sa complexité, et de déplorer qu'on l'oublie vite quand on est engagé dans la carrière académique, comme si sa portée s'arrêtait à la thèse soutenue, la monographie publiée, seules retombées scientifiques de l'expérience.

[...] Si notre échantillon s'étire sur cinq siècles et contient des étrangers (trois) et des écrivaines (deux), il faut reconnaître que les auteurs sont surtout français et principalement situés entre le milieu du XIX^e et le milieu du XX^e siècle.

Faute de pouvoir mettre notre collection en un système chronologiquement progressif, il nous fallait lui trouver un ordre. À notre demande de décortiquer la fabrication d'un texte en remontant aux expériences préparatoires qui l'étaient, il ne s'est pas trouvé une ligne généalogique commune aux travaux critiques de nos contributeurs. Au contraire, les résultats qui nous ont été soumis se sont avérés beaucoup plus complexes et variés que prévu. On y trouvait des variations importantes des formes dans lesquelles, d'un cas biographique précis à l'autre, d'une œuvre littéraire à un autre, l'enquête se déclinait ou se transfigurait.

À cet égard, il nous est apparu naturel de prendre le problème de front en commençant avec un mouvement littéraire qui met le réel au centre de son projet littéraire. Flaubert avec ses enquêtes encyclopédiques et son travail infini de rédaction constituait à cet égard un point de départ évident par rapport à des entreprises plus spontanées et soucieuses d'irréel, avec l'onirisme qui traverse le romantisme. D'où une démarche régressive (dans le temps) du Flaubert archéologue qui s'illustre dans *Salammbô* au Nerval orientaliste du *Voyage en Orient*, puis à un « roman paysan » de George Sand et à l'enquête de Pouchkine dans la Russie profonde. Chacun de ces dossiers permet de mettre en évidence une dimension particulière de l'enquête dans sa manière de nourrir un texte. En cela, nous avons bien sûr tiré parti de remarquables travaux d'édition dont les textes avaient fait l'objet.

Au centre de notre échantillon, les cas de Lamartine et de Rimbaud : ils sont apparus exemplaires bien qu'il s'agisse plutôt ici de contre-exemples où la dimension littéraire s'efface presque totalement devant les prétentions scientifiques des auteurs. Mais ce premier parcours,

régressif, a servi à revenir, assez méthodiquement, sur les différentes étapes de l'enquête, depuis les premières sources jusqu'à sa restitution imprimée. L'ensemble du processus était ainsi explicité par les différentes versions de documents remarquablement conservés et analysés par les éditeurs successifs des œuvres.

On pouvait alors redescendre le cours de l'histoire avec des productions littéraires qui s'échelonnaient des années 1860 à 1960. Sur ces deux demi-siècles, l'anthropologue se retrouvait vis-à-vis de l'écrivain dans la position de l'élève. À l'époque précisément où les sciences sociales se mettaient en place, elles s'enfermaient dans une scolastique d'apparence scientifique, tandis que l'écriture littéraire au contraire s'émancipait de ses codes et faisait preuve de sa capacité à déployer dans sa relation des faits un spectre de notations beaucoup plus vaste. Elle explicitait des dimensions du travail trop souvent considérées comme négligeables par l'anthropologue : les conditions historiques de l'investigation, les contextes politiques, les formes sociales réelles et personnelles dans lesquelles se réalise cette expérience totale qu'est celle de l'écriture. Nous avons donc voulu pousser notre lecture dans ces deux directions : celle où la méthode anthropologique peut suggérer des pistes à la lecture des textes littéraires ; celle, inverse, où la littérature permet de désenclaver un discours anthropologique enfermé dans des conceptualisations étroites, et au demeurant passagères, osant dire ce que les anthropologues taisent. L'inconvenance littéraire était dans ce cas non

À l'époque précisément où les sciences sociales se mettaient en place, elles s'enfermaient dans une scolastique d'apparence scientifique, tandis que l'écriture littéraire au contraire s'émancipait de ses codes et faisait preuve de sa capacité à déployer dans sa relation des faits un spectre de notations beaucoup plus vaste.

seulement tout l'inverse de la fiction mais un outil dont les anthropologues seraient bienvenus de s'inspirer. Cette littérature qui interroge des univers contrastés mais également vécus de l'intérieur comme ceux de Rudyard Kipling et de Virginia Woolf, ou bien, horizon indépassable du travail anthropologique, engage une impitoyable lecture de la situation coloniale, celle de Céline ou de manière moins brutale mais subtilement distillée, celles de Montherlant et de Camus.

Comme il se doit, nous terminions avec Montaigne, fondateur absolu et penseur total d'une situation d'enquête dans ses infinies directions et contraintes. Le génie de Montaigne, qui d'un même mouvement conduit l'enquête et en explicite la philosophie politique, saisit ensemble le discours indigène et le discours anthropologique, pense tout en somme, au point qu'il aurait suffi de nous arrêter là... sauf qu'il aura fallu traverser bien d'autres textes avant de réussir à expliciter le sien.

*sais-tu vraiment de quoi tu parles,
bougre d'âne?*

[...] Avec cet auteur complet s'achève notre examen de la leçon d'ethnographie que nous administrent les écrivains... à nous, ethnologues. Paradoxe d'une ambition assumée dans ce livre que ce retournement, qui entend faire des romanciers de meilleurs connaisseurs des réalités humaines et sociales que les spécialistes des sciences dites sociales! Peut-on pourtant raisonnablement suivre les collègues qui affirment encore sans ambages que la littérature relève de la fiction et les travaux ethnologiques de la vérité scientifique, comme si Conrad disait moins des tropiques que Malinowski, ou Chateaubriand de l'homme en société que Lévi-Strauss? Il faut remettre l'ethnologie sur ses pieds et à sa place. L'exemple des écrivains peut aider à la dépoussiérer en lui posant une question essentielle: mais sais-tu vraiment de quoi tu parles, bougre d'âne?